

*Dossier rédigé par Laurent Sentis, paru dans
Eglise de Fréjus-Toulon (N°144, octobre 2010)*

Le mystère du Mal

I Dieu est-il responsable du mal ?

Le mal surgit au cœur de toute existence humaine et suscite angoisse et perplexité pour chacun de nous. Il touche particulièrement le chrétien invité à proclamer, malgré le mal dont il est victime, auteur ou témoin la bonté et la puissance du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ. Dès les premières générations chrétiennes, cette difficulté a favorisé le surgissement de diverses formes de dualismes. Le dualisme consiste à affirmer que le monde est le lieu d'un combat entre deux principes l'un mauvais, l'autre bon. C'est une solution commode mais inacceptable. Nous croyons que tout a été créé par Dieu et demeure soumis à sa Providence. En même temps nous croyons que Dieu ne veut le péché en aucune manière. Comment cela est-il possible ? Nous ne prétendons pas avoir une réponse parfaitement satisfaisante à cette question mais nous pouvons quand même avancer, guidés par l'enseignement de l'Eglise.

II Le mal n'est pas quelque chose mais une privation

Par un artifice de langage, nous attribuons spontanément nos malheurs à des abstractions : la guerre, le chômage, le communisme, le racisme, le Sida, la névrose etc. A force de parler ainsi, nous leur attribuons une puissance maléfique contre laquelle il convient de mobiliser nos énergies. Mais nous sommes alors enfermés dans un monde imaginaire. Dans la réalité, le mal n'est jamais quelque chose mais ce qui affecte quelque chose en privant cette chose d'une partie de sa bonté. Dès que nous nommons le mal, nous devrions avoir le réflexe de penser à la chose concrète et bonne qui est ainsi affectée. Dans la réalité, il n'y a pas la guerre en soi, mais des hommes qui se battent ; il n'y a pas de chômage mais des hommes sans emploi ; le communisme et le racisme n'existent pas en soi, il n'y a que des hommes dont la pensée est modelée par des idéologies erronées ; la maladie n'existe pas en soi, il n'y a que des malades.

Le langage de la lutte est stimulant et parfois utile, mais nous devons veiller à une discipline de notre pensée. La lutte inévitablement nous entraîne sur le terrain de notre adversaire. On risque en luttant contre lui de méconnaître ce qui demeure en lui de positif. Diaboliser un adversaire est épuisant et inefficace. Ce qui est utile c'est de faire le bien. On ne lutte pas contre la guerre, on construit la paix. On ne lutte pas contre le chômage, on crée des emplois. N'oublions jamais la célèbre phrase de Baden Powell : « il y a toujours 5% de bon chez quelqu'un ».

III Mal subi et mal commis

Le mal qui nous préoccupe est en réalité ce qui affecte l'homme. Le mal dans la nature est réel mais il ne pose de problème que si l'homme est concerné. Or le mal qui nous affecte a deux formes. Il y a celui que nous commettons et celui que nous subissons. Nous devons bien distinguer l'un et l'autre. La question que pose à notre conscience chrétienne le mal que nous subissons est très différente de la question que pose le mal que nous commettons.

IV Le péché des origines et ses conséquences

Le dogme du péché originel n'est pas d'abord une réponse au problème du mal. En enseignant ce dogme, l'Eglise affirme essentiellement :

1°) Que tout homme a besoin d'être sauvé. 2°) Que tout homme a besoin pour cela de recevoir la grâce. 3°) Que le fait de venir au monde privé de cette grâce n'est pas lié à la création de l'homme mais à un péché qui remonte aux origines de l'humanité. La transmission du péché des origines à toute la descendance d'Adam, le premier homme, demeure un mystère. Ce n'est que dans la lumière du Christ mort et ressuscité que nous en avons l'intelligence. Nous comprenons que si tous les hommes sont solidaires dans le péché du premier d'entre eux, c'est parce plus fondamentalement ils sont rejoints par le Christ.

Ce point étant précisé, il faut affirmer aussi que le péché des origines transmis à tous les hommes a eu des conséquences néfastes. « L'Eglise a toujours enseigné que l'immense misère qui opprime les hommes et leur inclination au mal et à la mort ne sont pas compréhensibles sans leur lien avec le péché d'Adam et le fait qu'il nous a transmis un péché dont nous naissons tous affectés et qui est "mort de l'âme" » (Catéchisme de l'Eglise catholique §403)

Certes, le péché originel ne saurait expliquer à lui seul la souffrance humaine, d'abord parce qu'il faut aussi tenir compte du démon et des péchés personnels de chacun de nous ensuite parce que le vrai problème est celui de la Providence divine face à la souffrance. Retenons cependant que le péché originel a pour conséquences sur chacun de nous la mort et la tendance au péché. Selon le projet de Dieu, la vie terrestre de l'homme devait prendre fin paisiblement mais depuis le péché des origines, ce départ paisible a pris le visage énigmatique de la mort. La mort envisagée comme salaire du péché n'est pas la mort biologique, ni l'enfer éternel, ni la mort spirituelle, mais l'expérience existentielle que nous faisons de la fin de notre vie terrestre : angoissante parce que débouchant sur un monde mystérieux. La tendance au péché est liée bien sûr à la faiblesse de l'homme privé de la grâce mais aussi à l'influence du démon et de notre situation dans un monde pécheur. Sur chacun d'entre nous pèse non seulement le poids du péché originel mais aussi l'influence démoniaque et celle d'un monde où le péché s'est multiplié et auquel s'ajoute notre propre péché.

V Le mystère rédempteur

Le péché, le mal moral n'est que pure absence de droiture. Pris comme tel il est totalement étranger à Dieu. Dieu ne le veut en aucune manière. Mais une fois commis il a des conséquences concrètes. Le péché des anges, du premier homme et tous les péchés qui ont suivi ont été à l'origine d'innombrables désordres. Comment malgré tout peut-on affirmer que Dieu gouverne toutes choses avec sagesse ? Cela n'est vraiment compréhensible que dans le mystère de Jésus. Dieu ne veut pas le péché de ceux qui rejettent son Fils. Mais une fois ce péché commis, il a des conséquences précises qui rentrent mystérieusement dans le dessein de salut. La passion du Christ est la conséquence du péché des hommes et en même temps elle permet de faire éclater l'amour, le courage, la patience, l'humilité de Jésus. La lumière qui brille en Jésus crucifié nous arrache aux ténèbres du péché. (Colossiens 1,12-20) La croix de Jésus nous permet de comprendre que les désordres consécutifs au péché n'empêchent pas Dieu de rester le Seigneur de l'histoire. La sagesse divine tire en effet tirer le bien du mal. (Ephésiens 2,6-11)

Depuis le XVIIIème siècle, la principale objection faite au christianisme s'appuie sur cette terrible réalité du mal. Il est parfois difficile de parler de la Providence divine. Vouloir démontrer cette Providence par des voies purement philosophiques est devenu illusoire. Ces arguments ne sont pas convaincants. Il vaut mieux souligner que la Providence est objet de foi. Abandonner cette foi, c'est s'éloigner du Christ. Jésus n'a-t-il pas toute sa vie proclamé sa confiance en la bonté et la puissance de son Père ? N'a-t-il pas persévéré dans cette confiance jusqu'à la mort ? Nul n'est allé aussi loin dans la nuit que Jésus à l'heure de sa passion. Jésus a ressenti l'abandon de Dieu en plus de l'abandon de ses amis et de ses forces humaines. Pourtant du plus profond de cette extrême souffrance il a continué à invoquer son Père et il a été exaucé (Hébreux, 5,1-10). En fait nous croyons en la Providence parce que le Christ y a cru envers et malgré tout. Notre foi est fondée sur la foi du Christ. Nous pouvons dire que le Christ est l'unique vraie lumière sur le mystère du mal. Le catéchisme de l'Eglise Catholique nous le rappelle : « C'est l'ensemble de la foi chrétienne qui constitue la réponse à la question du mal : la bonté de la création, le drame du péché, l'amour patient de Dieu qui vient au devant de l'homme par ses Alliances, par l'Incarnation rédemptrice de son Fils, par le don de l'Esprit, par le rassemblement de l'Eglise, par la force des sacrements, par l'appel à une vie bienheureuse à laquelle les créatures libres sont invitées d'avance à consentir, mais à laquelle elles peuvent aussi d'avance, par un mystère terrible, se dérober. Il n'y a pas un trait du message chrétien qui ne soit pour une part une réponse à la question du mal. » (CEC 309).

VI Le péché des hommes

Pour expliquer la condition humaine souffrante et fragile, il faut tenir compte du péché des origines, du démon, des structures de péché du monde dans lequel nous vivons. Tout cela explique les tentations multiples auxquelles nous sommes exposés. Nous ne devons cependant jamais oublier que Dieu ne tente personne : « Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise: C'est Dieu qui me tente. Car Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente lui-même personne. Mais chacun est tenté quand il est attiré par sa propre convoitise. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché; et le péché, étant consommé, produit la mort. » (Jacques 1,13-15). Nous sommes faibles assurément, mais nous sommes toujours capables de résister à la tentation. C'est là que se manifeste notre liberté. Si nous cédon à une tentation nous devons donc reconnaître notre responsabilité. D'un certain point de vue, c'est là que se trouve notre dignité. Ne pas assumer son péché c'est en rejeter la responsabilité sur autrui,

sur Adam, sur le démon, c'est manquer de courage mais c'est aussi manquer à la vérité et enfin c'est ne pas assumer sa dignité humaine.

Sans la grâce de Dieu, il est inévitable que de temps à autre nous tombions dans une faute grave. Mais celui qui grâce à la catéchèse et aux sacrements a été introduit dans la grâce divine peut compter sur l'aide de Dieu et éviter les fautes graves.

VII Entrer dans le salut en Jésus-Christ

Le chrétien en état de grâce peut éviter le péché grave. Remarquons que ce n'est pas un automatisme. La grâce ne supprime pas les tentations et notre liberté demeure fragile. Mais le chrétien en état de grâce a conscience de l'amour miséricordieux de Dieu. Il peut facilement se tourner intérieurement vers Dieu au moment de la tentation et trouver alors la force qui lui manque. Il expérimente la force de Dieu au cœur de sa faiblesse et ne s'attribue pas à lui-même la gloire du triomphe. Ce point est important. Il existe en effet des hommes qui arrivent à une certaine perfection morale par les seules forces de leur nature. Le risque est alors que leur moralité devienne orgueilleuse. Ce n'est pas à cela que le chrétien est appelé. Certes le perfectionnement de sa vie morale n'est pas lié à une tension volontariste et orgueilleuse, mais à cette habitude de faire appel avec confiance et humilité au secours divin.

Allons même plus loin. Dieu a horreur du péché mais de tous les péchés celui qui s'oppose le plus à lui est certainement le péché d'orgueil. Il y a pour le chrétien un danger à vouloir être « moral » par ses propres forces. Le risque est de devenir orgueilleux. Un chrétien orgueilleux s'étonne de voir surgir certaines tentations auxquelles il ne parvient pas à résister. En fait cette chute humiliante peut être l'occasion d'un progrès dans l'humilité.

A travers les tentations, les chutes, les humiliations, Dieu éduque patiemment chacun de nous. Nous sommes appelé à vivre devant lui comme des fils et à recevoir de lui en toute circonstances les forces dont nous avons besoin.

Mais l'humilité n'est pas un but en soi. L'humilité est la condition de l'amour. Le véritable test de notre amour pour Dieu c'est l'amour du prochain et en particulier de ceux qui ne nous aiment pas. Dieu attend de nous cet amour patient et miséricordieux envers nos frères humains. Chaque fois que nous récitons le Notre Père nous sommes mis en présence de cette exigence.

Il est certain que nous sommes appelés à « servir Dieu dans la justice et la sainteté en sa présence tout au long de nos jours » (Luc 1,75). Mais si nous sommes entrés dans le mystère du Christ, soyons être attentifs aux moyens qui nous sont proposés. Cette droiture morale, nous avons à la demander humblement au jour le jour sans nous imaginer que nous sommes arrivés à une forme de perfection qui nous rendrait indépendant de Dieu. Par ailleurs, face à la tentation, invoquons le secours divin, celui-ci rendra la résistance beaucoup plus facile. Enfin sachons détruire en nous toutes formes d'amertume et de rancune envers nos frères humains (Mathieu 6,14-15), nous découvrirons alors que le chemin de sainteté auquel Jésus nous appelle et devenu aisé et agréable.

VIII Le sens de la croix et de la souffrance

Il y a des souffrances que l'on peut modérer.

L'exemple classique est celui des péchés de jalousie, d'envie, de haine, de rancune, d'amertume. Péchés particulièrement stupides puisqu'ils font souffrir inutilement. C'est en se convertissant qu'on retrouvera la paix de l'âme. Il y a aussi des tourments que nous infligeons à nous-mêmes comme la rumination du passé, la révolte contre l'inévitable, l'inquiétude inutile pour un avenir improbable. Ces sentiments ne sont pas en eux-mêmes des péchés très graves. Mais le fait de s'y complaire et de leur permettre de détruire notre bonne humeur, alors qu'on pourrait leur résister semble quelque peu peccamineux.

Il convient de se souvenir de cette prière d'un sage de l'antiquité: « Mon Dieu donnez-moi la force de faire ce qui dépend de moi, le courage de supporter ce qui ne dépend pas de moi et la sagesse pour distinguer ce qui dépend de moi et ce qui ne dépend pas de moi ». En un sens le simple fait de chercher à faire cette distinction suffit chasser à bon nombre de nos tourments intérieurs.

Il y a des souffrances que l'on ne peut modérer et auxquelles pourtant on peut donner sens.

Sans revenir à l'image d'un Dieu qui châtie, il faut quand même reconnaître que parfois nos épreuves sont des conséquences justes et salutaires de nos erreurs et de nos péchés. Dans la mesure où à cette occasion nous prenons conscience de notre erreur et nous nous repentons de notre péché, l'épreuve devient l'occasion d'un progrès dans la sagesse et dans la vertu.

Il se peut aussi que l'épreuve, sans être liée à une faute particulière de notre part, soit l'occasion d'un progrès dans la patience, la soumission et l'abandon à Dieu.

Enfin, l'épreuve peut être liée à notre engagement à la suite du Christ. Le serviteur n'est pas au dessus du Maître. Nul n'a pris l'Evangile au sérieux sans rencontrer l'invitation du Seigneur à le suivre sur son chemin de Croix.

Que peut-on encore faire quand on ne peut plus rien dire?

Tout homme a besoin de donner un sens à la souffrance et, tant que cela est possible et bénéfique, il peut être bon de satisfaire ce besoin. Cependant, il existe certaines situations où le problème n'est plus de trouver un sens à la souffrance mais de donner sens à sa vie malgré la souffrance.

Le croyant doit donc parcourir un itinéraire long et éprouvant, au cours duquel son intelligence, sa sensibilité, son désir profond sont purifiés par le Dieu qui fait grâce au temps voulu et selon les chemins que lui seul connaît. Au cours de cet itinéraire, l'expérience de la souffrance qui fut au départ utile, douloureuse pour les sens, mais supportable pour l'intelligence devient de plus en plus une source de ténèbres. La souffrance physique se redouble de la souffrance de ne pas comprendre le sens de cette souffrance alors que, par le dynamisme le plus profond de son être, l'homme désire donner un sens à la souffrance. Aucun discours ne peut soulager cette détresse; bien au contraire, les discours, y compris ceux qui sont tenus au nom de la foi, la rendent plus pesante encore.

Il n'est pas nécessaire de trouver un sens à la souffrance pour croire en la Providence. Allons plus loin et reconnaissons que c'est la foi en la Providence qui nous fait percevoir le caractère insensé de la souffrance. Garder la foi en la Providence au cœur même de cette souffrance qui nous paraît insensée, plonge notre intelligence dans l'obscurité, et nous conduit dans ce que saint Jean de la Croix appelle la « nuit de l'esprit », mais en même temps, nous fait communier en profondeur avec le Christ crucifié qui lui aussi a connu cette détresse mais s'est remis entre les mains du Père. Il ne nous demandé rien d'autre que d'entrer à notre tour dans ce chemin de confiance en Dieu